

AOTEA

PAUL MORACCHINI



AOTEA

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2020
ISBN : 978-2-283-03345-6

*À mon ami Justin,
capitaine des hautes mers.*

« Honorez les animaux,
animaux que vous êtes ! »

Animus Animalis
(*A Story about People, Animals and Things*)
Aistė Žegulytė

1

La première fois que j'ai vu Bradley McGuire, je ne l'ai pas aimé. Enfin, je ne peux pas dire ça, puisque je ne le connaissais pas. Et je ne suis pas ce genre de personnes. Toujours est-il que quelque chose me dérangeait en lui. J'avais ce sentiment de malaise comme lorsqu'un chien vous fixe. Il n'y a pas de raison de se faire dessus mais quand même, ça vous colle comme une crampe quelque part entre le bas des tripes et le service trois pièces.

J'étais arrivé au Manoir dans la matinée. Mon vieux copain Joshua m'avait laissé un double de la clé la veille, lors de notre rencontre au pub. Josh était calme, grand et robuste, avec une imposante barbe brune et les idées en place. Il était rentré

se coucher à la fin de sa deuxième pinte de *Speight*, son boulot de couvreur sur le Manoir l'attendait à l'aube aussi impatiemment qu'une épouse abusive. Moi j'étais tout l'inverse. Instable comme une cargaison de C4 sous le soleil, plutôt freluquet, et surtout sans attaches. J'avais fait la fermeture du pub et m'étais fait raccompagner comme un enfant oublié à la sortie de l'école par une de ces régulières de fin de soirée. Vous savez, ces filles de bars de nuit qui savent prendre soin de vous comme on dorlote un chiot.

Le soleil de 11 a.m. brûlait ma nuque et battait mes tempes gonflées par la boisson, lorsque je passai la longue clé rouillée dans la serrure du vieux portail de l'entrée. Arrivée sur l'esplanade de gravier qui borde le perron en double escalier. Je pose mon barda à terre. Guitare, sac de linge sale, bibelots et cannes à pêche. Je suis comme un goret qui a trop couru. Je lève des yeux brouillés par le flot acide de ma transpiration : le Manoir me fait front. Un colosse. Austère, style victorien,

briques rouges et tout à son sommet, tel un Zeus amical perché entre deux nuages de l'Olympe : Josh me salue. Il a chaud lui aussi. Sa massive carcasse flotte pourtant sur la toiture avec grâce pour y déposer sans relâche de nouveaux stocks de chevrons et de tuiles. J'entre. Le grand hall est vide et frais. Suivant les recommandations de mon ami, je monte m'installer dans la chambre de mon choix. Trente-deux pièces au total. C'est une de plus que ce que je compte d'années de vie sur cette terre. Et ce détail fait peser le Manoir sur moi plus lourd encore. M'affalant sur le lit *king size* à suspension haut de gamme de la plus haute chambre, je m'étire en songeant aux acrobaties que j'y effectuerai quand ma copine débarquera. Ma chambre est traversante, une fenêtre vers le riche jardin et l'autre ouverte sur la mer. L'océan est formé en cette mi-journée et sa foule de moutons accourt à travers Submission Bay pour venir battre la falaise que le Manoir surplombe. Plus loin sur la droite, la côte s'ouvre, et les roches accouchent d'une

petite crique exigüe. C'est là que se tient le ponton où est amarré le voilier de Joshua.

C'est une de ces criques aux allures de cachette pour pirates, un vrai port naturel que l'on ne peut déceler depuis la mer. Les roches plantées de chaque côté de la passe sont menaçantes, acérées comme des crêtes alpines. On s'y coupe la plante des pieds lorsqu'on va y pêcher. Seuls ces balaises de Maoris s'y risquent sans chaussures, pas natifs du coin pour rien ces malabars. Les brisants dépassés, on pénètre dans l'enceinte de la crique : c'est l'étale parfaite. Pas une vague, pas une houle ne s'y fait sentir. Et si la marée n'exerçait pas son va-et-vient inlassable, on pourrait croire que ce havre est une capsule coupée du monde, une écluse oubliée des canotiers. Dommage que cette baie minuscule ne soit pas plus vaste, ça aurait été un parfait port baleinier. Comme à la grande époque ! Les cétacés s'y seraient aventurés, on aurait occupé l'entrée, refermant ainsi la porte derrière eux, et en avant le massacre ! Corrida aquatique, du sang plein la

mer et de la viande pour tout le monde ! Enfin, c'est peut-être l'alcool qui me fait divaguer... Belle planque pour amarrer son voilier en tout cas.

Fin d'après-midi, la gueule de bois m'a quitté. J'ai la langue pâteuse maintenant. C'est en descendant le large escalier en quête d'une des cuisines que je suis enfin tombé sur Bradley. Encore une fois, je ne voudrais pas le juger trop vite, mais c'est une sacrée tête de nœud. Sa journée touchait à sa fin, moi la mienne commençait à peine. Il paraît que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt – tôt ou tard... question de point de vue, on verra ça demain. Il était vraiment condescendant, et sa manière de me serrer la main avec la poigne d'un gorille en disait long. De toute façon, moi je n'ai rien à prouver, rien à défendre. Je suis l'ami musicien paumé que la générosité de Josh accueille dans cette grande demeure d'artistes en rénovation. Et cette étiquette de vagabond bohème et arriviste me colle aux bonbons comme une tablette de *Whittaker's* à son

emballage un jour d'été. Image poisseuse, qui fascine autant qu'elle révulse. Je vis de bonne soupe lorsqu'on veut me la tendre et d'un peu de musique. Je suis un animal sensible, mais animal avant tout.

Mais revenons-en à Brad, si vous le voulez bien. Nous sommes toujours dans l'escalier, il m'a dévisagé lentement et a presque brisé les os de ma petite main. Arrivent les présentations. Très brèves pour ma part ; ma réputation et mon allure me précèdent toujours. C'est comme être trahi par son ombre lorsqu'on marche avec le soleil dans le dos. Brad, lui, s'étale en anecdotes et en titres honorifiques. Il a l'arrogance de ces gens qui ont beaucoup à dire tout de suite, mais sans grande substance. C'est un ingénieur en bâtiment spécialisé dans le béton. Il travaille ici sur un chantier de consolidation des fondations. Tout comme Joshua, il habite le Manoir, à la différence que lui ne possède ni navire ni autre foyer pour l'attendre à la fin des travaux. Grosse BMW, pantalon à pinces et chaussures cirées, mais il porte le maillot de cricket de l'équipe de sa ville natale.

Drôle d'assortiment, drôle de type. J'ai le sentiment que si j'ai à le connaître davantage, cela ne s'arrangera pas pour autant. Sous son regard critique, je m'éclipse dans la cuisine pour descendre une grande bouteille de *ginger beer* glacée. À ce premier contact, je sais bien que lui non plus ne m'aime pas beaucoup.

« Installe-toi, Justin... Je suis content de voir ta petite tête de fourbe dans cette maison ! » – rire de baryton. Mais je suis déjà assis sur un tabouret de bar et les grosses pattes de mon ami m'enserrent les trapèzes à la manière d'un busard sur un lapereau. Ces deux mains, aussi calleuses qu'énormes, me couvrent complètement, si bien que les dernières phalanges des doigts dépassent largement mes clavicules alors que les pouces, apposés jusqu'au bas de mes omoplates, me pétrissent vigoureusement. Mais cette séance de malaxage amical n'est pas que pur gage d'amitié. Il y a là de la domination, il y a là de la dérision et surtout du : « Bienvenue sous mon toit, je suis maître en cette caverne et tu es mon

invité. Tu es mon ami et je t'aime, mais je suis ici sur mes terres et tu y respecteras le mâle dominant. » *Welcome home* ! Je suis heureux de le retrouver malgré cet amer sentiment d'infériorité qui ressurgit en moi. Et que ce soit ici ou ailleurs, Joshua aura toujours le dessus. C'est physique. C'est la force des choses. Un malabar de cent vingt kilos force toujours le respect au milieu d'un groupe d'autres mâles de dimensions plus modestes. Crainte et admiration spontanées. Je me sens clairement inférieur face à lui, mais ça ne gâche rien à notre entente profonde, sans doute, alors, sommes-nous des bêtes réfléchies ? Mon ami me sert un verre de limonade, et j'accepte sans oser avouer que je viens d'en descendre une pleine bouteille. Après un léger rot de circonstance, je démarre une présentation – de circonstance, elle aussi – vague et plutôt lisse de ma petite personne... Trois ans sans se voir. Nous nous lançons dans l'état des lieux de nos existences respectives avec l'énumération des problèmes passagers de chacun, des projets, des femmes, etc. Mais la discussion tourne court pour venir

aborder le sujet qui nous intéresse réellement et qui est une des raisons – si ce n'est « la » raison – de ma présence ici : la pêche à la ligne. Après quelques minutes d'échanges vifs, je retrouve, intact, l'ami que j'ai laissé il y a trois ans, suite à un séjour paradisiaque sur Aotea. Île fantastique par laquelle je passe chaque fois que je viens en Nouvelle-Zélande. J'y compte de vrais amis, des gens sincères et simples, bien loin de la mentalité Jafa – *Just Another Fucking Aucklander* – de la capitale économique. Le jour où tout tournera mal, je sais où j'irai me réfugier. Mais assez parlé de ça, je suis trop heureux de revoir Joshua ! Nos yeux retrouvent cette même lueur qui nous anime et nous lie à jamais. Je ne voudrais pas la jouer philosophe amateur d'écaillés, mais il n'empêche que la passion se voit absolument transcendée lorsqu'elle est partagée. Je pose ça là comme ça, mais sans mentir, quelques minutes à peine que nous parlons poisson, et c'est comme si nous avions quitté le comptoir de la cuisine et que déjà nos lignes trempaient dans le bleu du grand large avec tout au bout,

agrafés en guise d'appâts, tous les espoirs, tous les rêves de deux amis mordus de pêche.

À nouveau, Bradley fait son apparition. Joshua le dévisage et, soucieux de mettre fin à d'éventuelles querelles entre moi et ce drôle de bonhomme, il nous introduit comme on présente deux enfants. « Allez, allez, faites-vous un bisou et donnez-vous la main. » Le patriarche a bon cœur, il souhaite seulement que tout aille pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il m'assure, en gage ultime de qualité, que Brad compte aussi la pêche parmi ses passions. En général, ce n'est pas une information que je relève véritablement ou qui m'enthousiasme car, en tant que puriste ou même maniaque de cet art, j'ai toujours tendance à préjuger d'éventuels challengers. Mais cette fois-ci, c'est différent, je ne suis pas chez moi, et ne serait-ce que pour plaire à mon ami, je veux bien faire semblant de croire que Bradley est un pêcheur expérimenté. Ce qu'il n'est définitivement pas à en juger par l'absence de

lueur dans ses yeux lorsque, comme un test de dépistage, je lance le mot *kingfish* dans la conversation en prétendant savoir où trouver les spécimens record... Bradley semble toutefois avoir envie de jouer le jeu et d'apprendre. Je dois dire que cela me surprend de lui. Je ferai un effort puisque lui aussi.

Je me gare sur le parking du CGC comme on l'appelle : le *Carmen Gentlemen's Club*. J'étale une ligne de cocaïne sur le tableau de bord côté passager. Une petite dose, vu le prix que ça coûte ! Juste le minimum vital pour pouvoir entrer et continuer. Ah, de toute manière, celle-là, je ne la paye pas. C'est Trevor, mon rugbyman trop sexy, qui me la fournit. Il paraît que c'est leur coach qui leur en balance de temps en temps pour fêter les victoires. L'équipe de Trevor gagne souvent, alors ça arrange mon affaire. Il joue *flanker* dans une assez bonne division il me semble. Trevor est à demi maori – j'aime bien – je l'ai connu au Club, et puis comme il était différent des autres – au-delà de son corps de dieu et de son énorme queue – j'ai gardé contact.

On se voit même en dehors. Mais c'est le seul. Il est différent, il a un côté perdu qui le rend sensible, je crois. Désolé, faut que je me bouge ! Du rouge sur mes lèvres, de la poudre sur mes joues et dans mon nez, un check sur le miroir du rétro. Je range le matos sous le siège-auto enfant, et je claque la porte.

La tapisserie violette au motif exotique ondule comme un bac de serpents sous le jeu des projos. Les basses frappent les murs comme autant de coups de massue dans la nuque des clients. J'ai la boule au ventre. Jusque dans l'utérus. Je pense à Scott. C'est pour lui que je suis là. Une pute parmi les autres. Sauf que moi c'est pour mon bébé. Plumes de paon et de faisan peintes en blanc sur des chandeliers faussement vieilliss. On nage en plein vaudeville. La rotation des lampes continue sa danse ensorcelante. C'est à moi dans trois minutes. J'ai la boule au ventre. Mais mes tétons pointent sans que je comprenne pourquoi. C'est une raison suffisante pour entrer en piste et donner la pâtée à ces porcs affamés. Si l'un d'eux est assez friqué,

je monterai à l'étage avec lui. Pour la raideur de mes tétons et surtout pour Scottie. Tout ce monde n'a aucun sens *anyway*, autant prendre ce qu'il y a à prendre. Je ferai le bilan demain. Ah, le show est terminé. J'arrive dans ma chambre habituelle, j'accompagne mon bonhomme dans la salle de bains pour la toilette. Il doit avoir même pas vingt ans, mais une sacrée liasse de billets. Sûrement un puceau sorti de sa ferme avec les économies de mois de labour. Il y a des carreaux de piscine dans les chiottes. Lumières intermittentes bleues et roses. Peut-être que la noyade m'attend, peut-être que ce n'est qu'un coup de pompe de plus. Bon j'y vais, il est sur le lit à m'attendre. Sa peau est fraîche de la douche froide qu'il vient de prendre. Il tremble. Il serait presque touchant si je n'étais pas si lasse. Je lui demande si c'est sa première. « Non ! Pour sûr, non ! J'en ai déjà eu trois... ou même quatre avant toi. » Je lui demande : « Trois, ou quatre ? » Mais comme il bafouille et que je ne veux surtout pas qu'il perde ses moyens, et moi un client, je lance ma main sous la serviette

de bain qu'il porte pour empoigner sa bite encore vierge. Il se met au travail, j'encaisse à quatre pattes en gémissant autant que possible. Au bout d'une minute ou deux, alors qu'il commence à s'enhardir et prendre confiance, il me claque les fesses en rageant dans sa barbe éparsée de gamin. Le voilà qui tente de la jouer anal en frappant d'un seul grand coup, et sans prévenir. Le petit con ! Je suis pas payée pour ça, moi. Je me recroqueville sur le coin du lit, déchirée. Ah, j'ai l'habitude, mais quand même... Lui, il est venu au même moment. Tant mieux pour lui. Pas du tout inquiet de savoir comment je vais, il retire le préservatif poisseux et bien rempli en l'observant comme un trophée. Il se rhabille et part en courant, en lâchant tout de même un improbable « merci », ainsi que tout son pactole sur l'oreiller.

Presque 5 a.m. J'arrive à la maison, Scottie dort bien sûr. Je file du cash à Kim, ma baby-sitter, qui dormait elle aussi. C'est la fille d'une voisine célibataire, elle n'a que la rue à traverser et elle comme sa mère sont discrètes. J'embrasse mon bébé

après avoir compté mes billets. Un beau p'tit butin, en partie grâce à ce puceau de fermier sodomite. Je dois me lever dans un peu moins de trois heures pour m'occuper de Scottie et l'amener à l'école maternelle où son père le récupérera en fin de journée. En attendant, je dois enchaîner sur mon *daytime job* : le bureau de tri de la poste.

Me retrouver à vivre avec Brad après toutes ces années sonne un peu comme un rêve de gosse. Le genre de sujet qu'on avait déjà évoqué sur les bancs de la *primary school* : « Plus tard, je serai pompier et toi policier et on habitera ensemble dans une grande maison. » On n'est pas vraiment dans ces secteurs d'activité, mais grâce à ce chantier on a enfin notre grande maison à nous. Un vrai manoir hanté aux yeux des gamins qu'on a été. J'avais déjà bossé avec Bradley sur des chantiers communs, par le hasard des choses. Mais cette fois, je dois dire que j'ai un peu forcé le destin. J'ai commencé à bosser sur ce chantier de toiture un mois avant son arrivée. C'est durant ce mois qu'on s'est aperçus avec le proprio

– un riche Danois plutôt sympa qui a dit qu’il se pointerait dans les six mois pour voir comment on aurait retapé sa résidence secondaire, *Skol!* – bref, on s’est aperçus que les fondations de sa maison de vacances ressemblaient à un gruyère suisse. Du coup, plutôt que d’injecter de l’argent dans un procès contre le vendeur, on est venus ensemble à la conclusion qu’il valait mieux injecter du béton dans les fondations. Injecter du béton, monter un mur de soutènement contre la falaise qui donne sur la mer, poser des contreforts et tout le tralala. Primo : il faut trouver un ingénieur en bâtiment. Ni une, ni deux. Je pense à Brad. Notre Danois ne connaît personne ici de toute manière, alors c’était un service que je lui rendais en proposant une personne de confiance. Que Dieu m’en soit témoin, ce n’est pas du favoritisme, c’est seulement présenter une personne que je sais qualifiée. En l’occurrence, mon pote d’enfance. M. Andersen peut comprendre cela, en plus, je crois que les Danois sont de très bons chrétiens, ou peut-être sont-ils

luthériens ? De toute manière, je n'ai aucune raison de vouloir le rouler. Il a accepté immédiatement avec un retour de mail très poli, chic type. Quand il viendra, je l'emmènerai peut-être même à la paroisse, si ça lui dit. En attendant, nous voilà donc replongés dans nos rêves adolescents, Brad et moi. Pas tout à fait une garçonnière, mais plutôt une tanière spacieuse pour trentenaires pas vraiment posés dans leur vie de famille. La famille c'est important. Surtout chez nous. C'est de bon ton de se marier pas trop tard, avec une gentille fille qui vous donne une ribambelle de poupons joufflus que vous emmènerez tous les dimanches à la messe. J'en rêve au fond de moi, mais ça ne fait pas tout. Moi, j'y vais chaque semaine à la messe, et je peux vous dire que la plupart des familles n'y comprennent rien. C'est seulement pour faire bonne figure. Moi, pour le moment, je ne m'y risque pas, je suis l'ermite des bancs d'église, l'anachorète en goguette. Les filles ne manquent pas dans ma vie. Et je ne voudrais pas leur manquer de respect en étant avec

plusieurs, alors je préfère ne pas les garder trop longtemps. Question de principe. J'ai bien essayé, mais ça ne m'allait pas. Brad aussi a essayé, mais ça n'a pas marché non plus. Enfin, il en a retiré tout de même son fils, Scott. Il aura toujours un fils dans sa vie, c'est peut-être pas si mal pour quand on sera vieux et seuls comme des cons. Lui aura Scott. Sa fierté. En attendant, il essaye encore avec une autre fille, on verra bien. Je le lui souhaite. Bradley est incapable d'être seul.

Voilà deux mois déjà que le vieux Andersen avait donné son feu vert et qu'on bossait comme des esclaves sur sa future propriété. Ce n'est pas qu'on était forcés de le faire à ce rythme, vu les dix-huit mille kilomètres qui nous séparaient de lui, mais on s'emmerdait un peu au fond. On vivait, travaillait et mangeait sur place et ce Manoir commençait à nous taper sur les nerfs. Alors, encore une fois, j'ai peut-être un peu forcé la main au destin, mais j'ai proposé à mon pote Justin de venir s'installer avec nous. Il vagabondait de-ci, de-là, à travers toute l'île du Nord,

comme il le fait toujours en cette période de l'année. Et je savais qu'il avait besoin de se poser un peu. C'est un vrai ami. Le meilleur au monde. On se connaît depuis moins longtemps qu'avec Bradley, mais c'est comme quand tu tombes sur un chien sans maître et que tu sais immédiatement que vos destins sont liés et que vous allez rester ensemble. Justin, c'est pareil. Je me souviens quand on ne se connaissait que depuis quelques mois et que les gens nous demandaient d'où et quand cette amitié était née. On avait tous les deux honte de répondre que c'était tout frais. On pensait que ça nous enlèverait du crédit, comme un jeune couple que les parents dissuadent de se marier trop vite sous prétexte que c'est une décision impulsive. Sauf que c'est exactement ça qui compte : une décision impulsive, spontanée ! Et j'emmerde les modérateurs. La prise impulsive de décision c'est la seule preuve tangible de tout l'amour du monde. Je dis que les gens qui ne comprennent pas ça n'ont jamais aimé, amant ou ami. Bref, j'aime Justin avec la force des premiers jours et la certitude de

l'Éternel. Je lui ai donné rendez-vous au pub du village. Je préfère le voir en dehors. Un terrain neutre pour nos retrouvailles. Je voulais que ce soit simple. Je voulais qu'on soit seuls, ne pas avoir à le présenter tout de suite à Bradley. Surtout que je ne sais pas s'ils pourront s'entendre comme il faut.

J'avais deux oiseaux quand j'étais enfant, des perruches. Elles étaient mes meilleures amies, mais ne s'étaient jamais rencontrées. Il y en avait une chez mon père, et l'autre chez ma mère – papa et maman ne s'entendaient déjà plus. Un jour, mon père en a eu ras la casquette de Coco2 et de ses piaillements et on a trouvé tout naturel de soulager les oreilles de papa en rassemblant les deux volatiles dans la cage qui était chez maman. Une seule grande et belle cage. Je m'entendais bien avec chacune d'elles, alors elles feraient de même. Mais il n'en fut rien. Coco1 et Coco2 se sont haïes au premier regard. On ne peut pas dire que mes perruches se battaient véritablement entre elles. C'était pire. Elles se laissaient

dépérir mutuellement. Et un matin, après avoir perdu lentement son beau plumage, Coco2 est morte. Idem pour Coco1 qui l'a suivie le surlendemain. Bref, tout ça pour vous annoncer que j'appréhende un peu la rencontre de mes deux oiseaux. On aime les personnes pour des raisons propres à chacune, et mon doux rêve de croire que tout le monde peut être ami avec tout le monde, et que tous mes amis sont compatibles, est tombé aux oubliettes depuis que j'ai vu mourir mes perruches. Enfin bon, j'aurai peut-être une bonne surprise, et Justin et Bradley seront peut-être les meilleurs amis du monde. Mais nous verrons ça demain. En attendant, c'est samedi soir et j'entre dans le pub. Il est bien plein. C'est le seul vrai pub dans le coin. Je n'y descends pas souvent. Ou seulement les soirs de début de semaine quand il n'y a pas foule. Les cohues du week-end me foutent mal à l'aise. Je ne connais pas grand monde. Je salue tout de même la patronne qui me remet de suite (je sais que c'est seulement à cause de mon physique atypique), idem pour

les deux gorilles de l'entrée. Des Maoris énormes. Ils n'ont pas l'habitude qu'un Blanc soit plus grand et aussi large qu'eux. Salut amical tout de même, je dirais. Ou plutôt, je pense que nous sommes des bêtes qui se reconnaissent et se saluent au nom d'un bizarre sentiment d'appartenance. Ah ! Mais je me suis trompé, je connais très bien l'un des clients. Je le vois juché sur un tabouret du bar. Rien d'étonnant puisqu'il est ici tous les soirs. C'est le vieux Miky, notre jardinier au Manoir (encore une de mes embauches induites auprès du Danois). Je lui tape sur l'épaule en lâchant un machinal : « Ça va Miky ? – Ça va Joshua. » Chic type, lui aussi, je vous en reparle plus tard. Pardonnez-moi mais je viens de m'apercevoir que j'ai encore péché par manque d'attention, il y a une autre personne dans le fond du pub que je connais plus que bien : Justin. Il est déjà arrivé, il est même bien en avance. Improbable. Aurait-il changé ? ! Pas vraiment à ce que je vois : pinte à la main, il joue au billard avec trois nanas, une partie en scottish. Il ne m'a pas encore vu. Je

décide de rester dans l'ombre d'un pilier pour l'observer un peu. Égal à lui-même, il en fait des tonnes. J'adore ça ! J'en suis si incapable. D'accord, à bien y regarder, elles ne sont pas vraiment belles et tout le monde sait que, au même titre que Miky, elles sont ici assez souvent, comme une deuxième maison. Pas très jolies, certes, et alcooliques peut-être, mais quand même, Justin les tient. Il les affronte seul contre trois, et il les a dans sa poche. La vraie bravoure ! La chanson *Under My Thumb*, des Stones, déboule à la radio, comme pour grossir le trait. Je me décide à pointer mon nez. Il m'a fait chaud au cœur, il a tout lâché, sa bière et sa queue, pour venir se jeter dans mes bras. Criant : « Ça, c'est mon Josh ! » Abandonnant le billard, il a raconté des tas d'histoires à propos de nous. Les filles buvaient ses paroles, moi ma *Speight*. Je n'ai plus l'habitude de boire de la bière, et je me forçais à la descendre rapidement, soit pour être plus à l'aise, soit pour pouvoir déguerpir. J'en recommandai une seconde pinte, puisque eux aussi. J'avais beau essayer de les draguer

moi aussi, ma langue ne suivait pas. Tout sonnait faux, tombait à plat : j'étais rouillé. Après une dernière gorgée et malgré tous les efforts de Justin pour que je reste afin qu'il me case, je prétextai une grosse journée de boulot le lendemain ainsi que de la fatigue. En remettant sa clef du Manoir à Justin, je savais qu'il n'y coucherait pas ce soir. Je remontai vers ce fichu Manoir en me maudissant à voix haute. De quoi j'avais l'air ? Ça ne sert à rien d'être sûr de soi seulement lorsque l'on est face à soi-même. Le monde m'effraie, il faut que je combatte ça. Le pire, c'est que cette timidité passe toujours pour un besoin d'être sérieux ou une piété digne d'un moine, et pourtant ce n'est pas plus compliqué que ça : je suis juste mal à l'aise ! Bien sûr, moi aussi, j'aurais voulu tenir le crachoir toute la soirée, attirant l'admiration des belles, même pas vraiment belles. Mais je ne suis pas Justin, et j'arrive devant la grille de la propriété du Danois. Au moins un qui sera content de moi. Bradley est à la cave, sans doute en train de contrôler l'humidité de son mortier. Lui aussi

est un véritable bourreau de travail, mais pour lui comme pour moi, ce n'est que par défaut.

La vie coule paisiblement à travers les pierres du Manoir. J'y ai pris mes marques. Les jours de semaine, jusque vers 6 p.m., je suis livré à moi-même puisque Josh et Brad travaillent d'arrache-pied sur la propriété. Des bêtes de somme. J'ai moi aussi travaillé dans le bâtiment fut un temps. Mais c'était une tout autre affaire. Je me souviens avoir bossé sur un terrible chantier pour un Écossais aussi avare que rougeaud. Il en demandait toujours plus, et tentait de nous payer toujours moins. Joshua, à ma place, aurait donné le meilleur de lui-même rien que pour l'honneur du saint labeur. Mais pas moi ! Je consacrais plus d'énergie à trouver des stratagèmes pour me cacher et ne rien faire qu'à bosser pour le scottish. Ce qui

est assez juste après tout. Comme je le dis toujours : « *You pay peanuts, you get monkeys.* » C'est aussi simple que ça. Le jour où j'en ai vraiment eu assez, je suis parti en prenant soin de laisser un petit mot d'adieu à l'intention de l'employeur : « *Sorry, I don't work for harseholes. ʒ.ʒ.* » Je ne peux pas vivre comme eux, moi, je dors jusque tard en journée. Ensuite, je traîne sur ma guitare en brossant les accords de *Beast of Burden* pour taquiner mes deux forçats, ou alors c'est montage de scène sur les balcons ouverts de la pelouse en vue des *house-parties* que j'organise en fin de semaine. Les jeunes de toute la baie affluent alors vers ce qui est une des plus belles bâtisses de l'île. On y boit beaucoup. Joshua s'enrôle systématiquement comme soldat préposé au barbecue. Je l'aime bien mais c'est triste de voir à quel point il se fait une mission de tout. Il s'inflige des souffrances complètement inutiles. Il est pareil à l'abeille besogneuse qu'était mon père. Brad n'est pas moins irrécupérable, avec son inévitable posture d'homme désabusé au spleen médiocre. C'est le type

même du poète maudit qui n'en a pas les moyens et qui s'écoute trop. Mais mon cas n'est pas plus glorieux, soyons honnêtes. Et les trois grands singes que nous sommes se scrutent dans l'ombre de la pelouse en fête, se jaugent furtivement entre deux passages de bikinis mouillés. Mais, le plus souvent, les litres de cocktails variés et le déhanché des croupes adolescentes de dix ans nos cadettes mettent vite tout le monde d'accord. Pansant leur plaie, les trois singes s'abrutissent de concert à grands coups de tout ce qui passe d'absorbable. Et le malaise qui pèse sur le Manoir s'édulcore un instant, le temps d'une nuit brûlante sous les étoiles hautes.

Certains jours, à cause de la garde partagée, Scott monte au Manoir. C'est le fils unique de Brad. Je l'aime bien. Il redore passablement le blason de son père. Mais j'aime davantage sa mère, Cassandra. Quelle gonzesse ! On la croirait tout droit sortie du château de Hugh Hefner, le fondateur de *Playboy*. Elle et Brad sont séparés depuis quatre ans, peu

après la naissance du petit Scottie. Mais je pense que ce fantoche de Brad est toujours mordu et, pour une fois, je partage son point de vue ! Et vous aussi d'ailleurs, si vous la croisie un jour ! Il a une manière frénétique de se plaindre à son sujet. Et c'est vraiment récurrent. C'est agaçant même. Il ne s'en prive qu'en présence de son fils – c'est peut-être une des raisons pour lesquelles j'apprécie les visites de Scott – mais sitôt le mouflet de retour dans les jupons ensorcelants de sa pin-up de mère, Bradley relance ses jérémiades. Je pense que la vue de Scott apaise Brad autant qu'elle l'exaspère, lui renvoyant en pleine face le souvenir de l'idylle passée avec Cassandra, et inévitablement de leur échec. Au-delà de ça, je dois admettre que Bradley McGuire est ce que l'on appelle un bon père. Les voir installés en chien de fusil l'un contre l'autre dans le canapé du salon devant un film de Walt Disney me touche. C'est sans doute cela, la tendresse d'un père envers son fils. Et Brad ne cesse de le cajoler comme un tout petit oiseau à qui l'on souffle quelques phrases

tendres. Souvent ils s'endorment ainsi, et je dois dire qu'ils sont beaux à regarder, unis dans l'insouciance de ce sommeil commun. Alors, parfois, je viens les border d'une couverture. Je nierais en bloc si l'on me découvrait un penchant pour de pareilles sensibleries ! Mais tout de même, ça doit être agréable de prendre quelqu'un sous son aile, de savoir que cette personne compte sur vous. L'importance de se sentir aimé... même si ce n'est que par un animal de compagnie, comme par exemple les vieilles veuves et leurs caniches. Ça compte beaucoup. Moi-même, je n'ai pas toujours été seul. J'ai eu un bébé merle quand j'étais enfant, il était tombé du nid que la merlette avait installé dans la haie au fond du jardin. Je l'avais recueilli juste avant que notre chat ne s'en empare. En sauveur, je l'avais rapporté à la maison, mais ma mère, qui n'en voulait pas à l'intérieur, avait menacé de le jeter aux toilettes. Je l'ai gardé trois semaines dans notre abri de jardin. Lui rendant visite avec une coupelle d'eau et des provisions, une mélasse de graines et de miel. Je l'ai

couvert jusqu'à ce qu'il soit assez robuste pour voler et éviter les griffes de notre chat. Quand mes parents ont découvert le petit pensionnaire, ils m'ont forcé à le foutre dehors sous peine de le tuer. J'ai été puni, mais l'oiseau s'est envolé et c'est tout ce qui comptait. Deux mois plus tard, je fêtais mon douzième anniversaire et recevais ma première carabine. Une 9 mm monocoup à verrou. Je m'entraînai d'abord sur cible puis sur tout ce qui passait... Quelques semaines après mes premiers coups de feu, le soir tombait, et je visai une boule noire perchée dans la haie. Le coup partit dans le crépuscule et je filai voir l'oiseau tombé à terre. C'était mon merle, je ne l'avais pas bagué, mais je sus immédiatement que c'était lui. Je le savais peut-être même avant de presser mon doigt sur la détente, mais il faut bien devenir un homme. Version alternative du « on récolte ce que l'on sème »...

Dans la journée, puisque Brad travaille, c'est moi qui m'occupe de son Scottie. Nous partons à la pêche aux crabes ou aux

moules *Green Lip* sur les rochers à marée basse. Je lui montre les choses de la nature, lui apprends le nom des oiseaux et des plantes. Quand le mauvais temps couve sur le Manoir, nous restons à l'abri pour chanter des comptines à la guitare et aussi du rock. Ça le fait bondir sur place comme un petit chimpanzé de cirque. Il est très bon public et me voit sans doute comme un tonton un peu fêlé mais intrigant. Son père se méfie moins de moi depuis que Scottie et moi sommes « copains ». Ça me donne des responsabilités dont je n'avais jusque-là pas l'habitude, et côtoyer ce tout petit être me fait peut-être grandir un peu. En tout cas, je pense être réellement remonté dans l'estime de Bradley depuis. Quant à Joshua, il est comique à observer lorsqu'on le met en contact avec un enfant. Il les voit comme les créatures d'une race étrangère. Effrayé de les briser d'un revers de la main, il les « manipule » avec la plus grande minutie, comme attelé à transporter le service en porcelaine de son arrière-grand-mère ou tout autre trésor aussi antique que fragile. Mes parents

avaient un énorme chien autrefois, un Cane Corso. Il était exactement comme Joshua, intimidé devant ma fragilité ainsi que celle de notre chaton. Mais tout mastiff et maladroit qu'il est, Josh aime bien Scottie lui aussi, et je pense que les visites répétées de ce petit homme font beaucoup de bien à notre colonie de vieux singes savants.

Quand l'enfant n'est pas là, c'est la bamboula ! Un sentiment de délivrance souffle sur le Manoir : on rote à table, on jure pour un oui ou pour un non, on se promène à poil si cela nous chante, on boit, on copule avec la première venue. La débauche reprend ses droits et les fins de semaine tombent sur nos têtes, tels des coups de matraques viciées. On croirait les festins capiteux qui opèrent au sortir d'une guerre. Mais chacun sait au fond que ce ne sont pas là des manières de vivre, même entre hommes, et j'attends chaque fois le retour de Scottie comme une toilette salvatrice sur la face crasseuse de nos existences de malpropres. Il faudra aussi préciser que c'est la maman elle-même, empaquetée

dans un ensemble bustier et minijupe dont elle a le secret, qui accompagne son petit jusque devant notre porte.

Comme tous les soirs de semaine à 5 p.m. je m'en vais au zoo. Une heure complète, juste avant que ça ne ferme. Justin et Brad se moquent de moi presque chaque fois que je m'y rends, c'est-à-dire tous les jours ! Mais ce sont des idiots. D'une, ils n'ont même jamais pris la peine de venir voir avec moi. Et de deux, c'est mon seul vrai moment de solitude. Et de trois, c'est tout près du Manoir, j'y cours dès que je finis ma journée de travail. Quand Scottie est là, son père insiste pour que je l'amène avec moi. « Ça lui fait sa sortie. » Mais moi je ne sais pas quoi en faire, de ce petit, ce n'est pas le mien, et puis, en plus, il veut seulement aller voir la cage de l'ours brun. Cet ours piteux qui porte sa lassitude sur chaque centimètre carré de sa fourrure

décrépite. Ça m'arrache le cœur à moi, mais les enfants ne voient pas ce genre de choses. Quand je n'ai pas à trimballer le p'tit, mon spot favori, c'est la grande cage des capucins. Ils sont seulement trois dedans. Trois mâles. L'un d'eux est bien plus costaud que les deux autres. Au début, je pensais que c'était parce que c'était leur chef et que, grâce à sa force, il mangeait davantage. Mais non ! C'est comme s'il grossissait mieux et plus facilement. Car, à force de les observer, je sais que chacun mange exactement la même quantité, et le vieux gardien du zoo, qui est devenu un copain, pourra vous le confirmer. Moi, je pense que le plus gros des trois est exactement comme les Maoris. Sa génétique le fait grossir plus vite. Incroyable ! Ça doit être un capucin maori, débarqué il y a longtemps dans une minipirogue... Il me plaît bien, je l'ai baptisé Mini-Me ! Et chaque jour que Dieu fait, je les observe tous les trois qui jouent, se jalouent, se chamaillent, se battent. Je les observe vivre comme un monde sous cloche, un monde en miniature. J'apprends ainsi chaque soir,

jusqu'à ce que le gardien me fasse signe de partir pour la fermeture. Il faut dire qu'il est pressé de rejoindre le pub où il peut retrouver notre jardinier Miky, ou n'importe quel autre habitué, pour jouer aux fléchettes ou regarder le rugby en tissant comme des trous.

D'ailleurs, j'avais promis de vous en reparler rapidement de celui-là, mais je ne pensais pas que ce serait à titre posthume. Paix à son âme. J'avais cru que j'aurais bien le temps plus tard, mais tout ceci, c'est comme nos propres vies. On pense avoir le temps demain, mais un matin on ne se réveille pas. Un matin on est déjà loin et tout est à perte. Non, vraiment, nous n'avons que le temps de l'immédiat. Le temps est à l'urgence et à l'effervescence, mes frères ! Il faut agir toujours. Agir pour mourir demain sans remords, ni chagrin, somme toute, le moins possible. Amen ! Le vieux Miky avait passé toute son existence à vider des pintes dans les pubs du Yorkshire. Une vie d'ivrogne. Jonglant entre beuveries et gueules de bois au boulot ou même alcool au boulot. Arrivé à

l'âge de la retraite, sa bonne femme étant morte depuis quelques années déjà, il s'était retrouvé définitivement désœuvré. Et même son activité favorite de lever de coude ne suffisait plus à occuper ses rares instants de sobriété. Dans un élan de lucidité qui était passé auprès de tout le monde, à York, pour un ultime coup de folie, le bon Miky, plus rougeaud que jamais, s'était payé un aller simple pour Auckland, *New Zealand*. Il volerait le soir de Noël. Prix cassés, et surtout l'avantage d'éviter la solitude d'un énième réveillon. Il pourrait trinquer au champagne avec les hôtes et peut-être déridier un peu leurs visages figés avec les blagues graveleuses, mais profondément bon enfant, dont il avait le secret. Miky était de ces hommes qui ont mauvaise forme mais bon fond. Il ne faut préjuger de rien. Il avait rendu son meublé sans prévenir. L'impayé de son dernier loyer lui conférerait une certaine largesse à son arrivée « au pays ». Car Miky était né sur cette île. Il n'en avait jamais rien connu, parce que parti petit enfant pour ne jamais revenir. Mais le

gros Miky, trois mariages ratés, un veuvage, deux infarctus, quelques gardes à vue et surtout des centaines d'hectolitres de *Stout* plus tard, le gros Miky repartait traîner son ventre dodu sur le rivage néo-zélandais. Les hommes sont des saumons. Ils aiment à revenir crever sur le décor qui les a vus naître. Obsession de boucler la boucle, d'accomplir un cycle et de se dire que, malgré tout, on a vécu. Va, vis, et reviens. Vivre, même mal, mais vivre. Beaucoup d'espèces sont ainsi et la nôtre – aussi dénaturée soit-elle – n'échappe pas à la règle. À défaut de revenir pour frayer comme ses cousins les saumons, à défaut de partenaire, à défaut même de libido, Miky revenait malgré tout ! Il revenait pour ensemençer la terre elle-même ! Il avait réservé sa place au cœur du cimetière « familial ». Entourée de toutes ces tombes chargées de morts dont il n'avait jamais connu la vie, ni même jamais entendu parler. Ces prénoms sans visage qui pourtant avaient porté son même patronyme. Ces parents inconnus seraient bientôt ses derniers compagnons de bavardage. Et qui

sait, peut-être y avait-il là, sous la terre, quelques anciens buveurs illustres, des alcooliques de son rang, mieux encore : de son sang. Toute cette troupe l'attendait ici, bien au frais. Miky sentait sa fin toute proche. Son cœur fatigué avait subi un dernier sursaut au moment du grand voyage, mais il avait tout de même trouvé la force de se recréer un monde à lui. Une baraque aux allures de cabane en bordure de notre propriété, une route qui descend droit vers l'entrée du village, où chaque matin le pub local l'accueille dès l'ouverture, à 9 a.m. Le barman avait, dès le premier jour, vu en lui un compagnon sympathique et affable, mais aussi un client fidèle. Aussi, Miky avait trouvé un peu d'occupation en nous proposant ses services de jardinier dans les allées du Manoir. Nouvelle piaule, nouvelle besogne, nouvelle crémerie. Il aurait eu vingt ans de moins que j'aurais pris tout cela pour un nouveau départ. Mais Miky savait et moi aussi. Tout le monde savait. Ce nouveau décorum et toute cette mascarade n'étaient qu'un rituel funéraire de longue durée. Purgatoire plutôt agréable,